

furés. Fernandez est poltron ; pour rien au monde il n'eût consenti à demeurer enfermé ici, s'il eût connu d'une manière précise le danger auquel nous étions exposés. J'imagine, pourtant, qu'alors déjà il entretenait des relations secrètes avec nos ennemis. Depuis ce jour, ses craintes pour lui-même d'une part, de l'autre sa haine contre vous et moi, son désir de vengeance, peut-être l'espoir d'avoir sa part dans le pillage du store ou dans le prix de mon diamant que l'on cherchera sans doute à me dérober, l'auront déterminé à faire un pas en avant, à prêter l'oreille aux propositions des scélérats ligués contre nous. Croyez-en mon flair, mon cher Brissot ; je ne me trompe pas et j'ai bien jugé ce maudit Espagnol.

Brissot comprenait instinctivement que le vicomte avait raison, et, en effet, la suite de cette histoire montrera combien les inductions de Martigny étaient exactes et judicieuses.

Après un nouveau silence, le négociant reprit avec agitation :

—S'il en est ainsi, Martigny, nous ferons bien, quand Fernandez rentrera, de nous emparer de lui et de le mettre hors d'état de nuire.

—Pourquoi cela, patron ? De simples soupçons suffisent-ils pour autoriser une semblable violence ? D'ailleurs, ce drôle n'est plus à craindre, du moment que nous nous tenons en garde contre lui. Nous n'avons pas besoin de recourir à de tels moyens. Je me charge de veiller sur Fernandez et je prétends l'obliger à nous défendre de tout son pouvoir. Par exemple, au premier mouvement équivoque, je lui ferai sauter le crâne, il peut y compter.

—Tuer ! encore tuer ! murmura Brissot avec une sorte d'égarement.

—Il faut tuer ou être tué, mon cher patron, répliqua gaiement le vicomte, et cette alternative doit vous rendre philosophe.

—Du moins, Martigny, clouons au plus vite cette porte secrète.

—Je n'en vois pas la nécessité ; nous roulerons devant elle de pesants tonneaux de marchandises, et l'on ne pourra plus l'ouvrir sans notre permission. Laissons les choses dans l'état actuel ; qui sait si bientôt cette issue ne nous sera pas utile à nous-mêmes ?

—Soit, vous avez peut-être raison, mon cher Martigny ; de grâce, conseillez-moi, pensez pour moi, car ma tête se perd au milieu de ces dangers toujours renaissants... Voyons, que faut-il faire ? Ne serait-il pas prudent d'aller au camp et de demander au commissaire des mines une garde de policemen pour me protéger ?

—Vous n'obtiendrez rien, et sans doute déjà l'autorité a reçu beaucoup de demandes pareilles, car vous n'êtes pas seul menacé. D'ailleurs, le commissaire des mines, dont tout le monde connaît la prudence, se gardera bien, dans cette crise, de diviser le petit nombre d'hommes dont il dispose ; ce serait vouloir les faire écraser en détail par les insurgés. Il vaut mieux les tenir réunis pour garder la banque, dont la sûreté importe à la colonie entière, et l'on n'y manquera pas sans doute jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attend de Melbourne.

—Ces renforts arriveront trop tard ! Les mineurs ne rêvent que meurtre et pillage.

—Eh bien, nous leur tiendrons tête. Voyons, Brissot, du courage ! Nous avons ici des armes, des munitions ; nous allons nous trouver sept hommes pour repousser les attaques possibles. Je me charge de donner du cœur à nos poltrons et de réduire nos traîtres à l'impuissance de nuire. Tout

n'est pas perdu, que diable !... Aidons-nous, et le ciel nous aidera.

En même temps il se mit à choisir, parmi les fusils dont le store était bien approvisionné, ceux qui devaient servir à armer les employés ; il prépara des cartouches et roula d'énormes tonneaux devant la porte secrète.

Le négociant l'aida en silence dans ces préparatifs ; quand ils furent terminés, le maître et le commis vinrent s'asseoir sur un banc, et Brissot reprit avec tristesse :

—Quand je songe aux conséquences probables de la catastrophe qui se prépare, l'énergie et le courage me font défaut. Ce n'est pas que je craigne la mort en elle-même, je la crains seulement pour les résultats funestes qu'elle aurait à l'égard de certaines personnes chères. Vous me croyez riche, mon ami, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis pas encore. Si cet établissement venait à être détruit, je serais ruiné complètement. Ecoutez : quand j'arrivai en Australie avec de modestes capitaux, j'ignorais les usages du commerce dans ce pays, et j'ai acquis mon expérience actuelle au prix de bien des mécomptes. Le store que, sur des indications insuffisantes, j'ai fondé à Dorling était une spéculation mauvaise, et mes affaires allaient mal quand on découvrit l'or dans ce canton. Aussitôt je pris un parti décisif ; j'employai tout mon crédit, toutes mes ressources pour fonder cet établissement, dont celui de Dorling est devenu seulement l'entrepôt, et je suis encore redevable à plusieurs négociants de Melbourne des marchandises contenues dans mes magasins. Si donc, par suite d'un pillage ou d'un incendie, elles étaient perdues, tous les fonds déposés par moi à la banque de B*** seraient à peine suffisants pour désintéresser mes créanciers.

En entendant cette révélation, Martigny ne put retenir une exclamation où il y avait autant de désappointement que de surprise. Brissot poursuivit avec une agitation croissante :

—Comme les autres, Martigny, vous me supposez avide, dur, impitoyable ; en me voyant refuser crédit aux acheteurs dans mon magasin, hausser continuellement le prix des objets de consommation, lésiner sur tout, rogner jusqu'au misérable salaire de mes employés, vous m'avez cru sans entrailles ; vous avez conclu que j'obéissais seulement à l'amour du gain. Vous vous êtes trompé sur mon compte comme tout le monde. Je ne suis ni méchant ni avare, le cœur me saigne parfois quand j'applique avec tant de rigueur la règle inexorable que je me suis prescrite. Le mobile de cette conduite, je vous l'ai dit déjà, Martigny, c'est l'affection profonde, sans bornes, que j'ai pour ma femme et pour ma fille.

—Qui oserait blâmer un sentiment si légitime et si naturel ? dit le vicomte.

—Je ne veux pas, je ne dois pas revenir sur un funeste et douloureux passé ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai de grands torts à réparer envers ces chères créatures, et que mon désir le plus ardent est de les rendre heureuses. Or, elles souffrent dans ce pays perdu, et j'ai hâte de leur donner une situation plus digne d'elles. C'est pour cela que j'ai voulu m'enrichir si vite, m'enrichir à tout prix ; c'est pour cela que j'ai accepté cette vie de lutttes et de privations dans les placers, que j'ai attiré sur moi la haine de ces mineurs... Et voilà que je suis menacé de perdre tout d'un coup le fruit de tant de fatigues, de dangers, de si pénibles sacrifices !

Le vicomte avait écouté ces confidences avec un intérêt réel ; il reprit amicalement :

—Il m'a semblé en effet, mon cher Brissot, que votre excellente dame se plaisait médiocrement